

tables, mais ne s'en suit-il pas, quand même, un grave inconvénient pour les enfants, privés ainsi d'emplacements pour les ébats si salutaires et si naturels à leur âge.

D'un autre côté, l'air de ces habitations élevées est évidemment plus pur, mais cela nous paraît être, somme toute, une compensation insuffisante pour le manque de terrain solide.

Aussi, ces constructions compactes ont-elles amené la municipalité à créer une foule de petits squares publics, de jardins frais et bien gazonnés, qui donnent à Montréal, un aspect fort coquet. Il fait bon voir là tout notre petit monde s'ébattre dans les allées ombrueuses et savourer à l'aise les plaisirs de l'enfance, qui leur sont refusés chez eux.

Sous ce rapport, Toronto a été moins prévoyant, mais en revanche, nous trouvons là un grand nombre de parterres de famille, d'un très joli effet.

* * *

Nous croyons que ces particularités de l'habitation de nos deux grandes villes ont eu une certaine influence sur la vie domestique de leurs habitants.

L'hospitalité, à Montréal, est plus grave, plus collet-monté qu'à Toronto, où le voisinage est familier, les visites, plus simples et les rapports quotidiens, empreints d'un certain laisser-aller bon enfant.

Ce n'est pas que notre population montréalaise soit insensible aux douceurs des relations intimes, mais c'est bien plutôt dû à l'ennui qu'éprouve le visiteur à entreprendre l'ascension de cinquante, soixante et parfois quatre-vingt marches pour atteindre son but. En face d'une tâche pareille, il hésite souvent, se fait plus rare, et, ses visites, s'espaçant, deviennent, par là même, plus sérieuses, plus guindées.

Les étrangers se plaignent un peu des difficultés qu'ils